

La condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola

Anna Krakowski
Henri Mitterand

A.-G. Nizet

Anna KIBAKOWSKI

La condition de la femme
dans l'œuvre d'Émile Zola

Préface de Henri MITTERRAND

27

EDITIONS A.-G. NISSET
PARIS
1974

8042

95030

DL-18 4 175-0 8338

La condition de la femme
dans l'œuvre d'Émile Zola

Anna KRAKOWSKI

LA CONDITION DE LA FEMME DANS L'ŒUVRE D'ÉMILE ZOLA

Préface de Henri MITTERAND

EDITIONS A.-G. NIZET
PARIS
1974

Anna KRAKOWSKI

LA CONDITION DE LA FEMME
DANS L'ŒUVRE D'ÉMILE ZOLA

Préface de Henri MITTERRAND



ÉDITIONS A.-G. NIZET
PARIS

© 1974, by Librairie A.-G. Nizet, Paris

PREFACE

« De la revalorisation de la compagne dépend l'avenir de l'humanité. » Cette phrase, qui est de Mme Krakowski, aurait pu être signée de Zola lui-même, ou de Michelet, ou encore de Marx. Elle me paraît donner son sens à ce livre, qui montre comment Zola s'est posé et a posé à ses contemporains les problèmes de la condition féminine.

De la *Confession de Claude à Vérité*, la population féminine des romans de Zola est multiple et diverse. Diverse par ses origines sociales, ses tempéraments, ses caractères, ses destinées, ses fortunes littéraires. Plusieurs de ces femmes de roman ont acquis une sorte d'immortalité : Gervaise, Nana, la Maheude. Déjà Flaubert, à propos de Nana, s'extasiait devant le double pouvoir de son ami Zola : « Nana tourne au mythe sans cesser d'être femme ! ». Mme Krakowski, le long d'une enquête minutieuse, montre à quelles conditions Zola a réussi à construire une image vraie, contrastée, riche et vivante des femmes et des filles de son temps, tout en leur donnant le plein statut du personnage romanesque, qui doit laisser dans la mémoire du lecteur des empreintes fortes, marquées par le dramatique d'une situation, la poésie d'un portrait, ou par le sens d'un symbole.

L'auteur a privilégié l'analyse idéologique et morale, accordant par exemple une extrême attention aux relations qui s'établissent entre personnages féminins et personnages masculins dans l'amour, ainsi qu'au mode d'insertion de la femme dans la société. Condition psychique et morale, condition sociale de la femme : quel est là-dessus le témoignage de Zola, et quel est son discours personnel ?

Ce n'est nullement être infidèle au romancier que de poser les problèmes en ces termes, en laissant délibérément de côté toute étude approfondie des structures et des techniques romanesques. Car, l'orientation récente de l'analyse littéraire le montre bien : sous l'agencement des intrigues et la mise en place des personnages, sous la narration d'une histoire prétendument survenue à des êtres supposés, circule, de manière plus ou moins explicite, plus ou moins latente, un propos du romancier sur le monde ; et ce propos nous intéresse dans la mesure où, au-delà d'une parole, individuelle, il fait entendre le discours, conscient et inconscient, d'une société.

Mme Krakowski s'en tient pour l'essentiel aux propos apparents, conscients. Elle exploite les déclarations extraromanesques de Zola, et les grands traits des situations qu'il a construites. Cela lui suffit pour discerner l'évolution des idées de Zola sur la femme, à la fois comme être biologique et comme être social, ainsi que sur l'attitude de la société masculine à l'égard de la femme. Dans l'ensemble, elle accorde ses conceptions à celles de Zola. Peut-être même a-t-elle tendance à lire Zola à travers ses propres exigences, et à gommer les aspects scandaleux — donnons un sens positif à ce mot — d'une œuvre romanesque qui, pour le moins, a surpris le puritain XIX^e siècle.

La critique des idéologies, la sociocritique, la sémiotique continueront à éclairer le tête-à-tête entre Zola et la Femme. Le dossier présenté par Mme Krakowski est important. Il rejoint des préoccupations très actuelles et leur fournit un arrière-plan historique. Il sert bien, tout à la fois, la connaissance d'un de nos plus grands écrivains, l'histoire des idées, et la lutte des femmes pour la dignité et le bonheur, dans un monde qui leur reste plus sévère qu'aux hommes.

Henri MITTERAND.

PREMIERE PARTIE

LA GENESE DES IDEES DE ZOLA

INTRODUCTION

1. — Le roman historique et le roman social.
2. — Zola devant les nouveaux courants scientifiques et littéraires.
3. — Le roman naturaliste et ses promoteurs.
4. — Le problème féminin dans sa nouvelle perspective.

CHAPITRE I

LA SITUATION DE LA FEMME DANS LE CONTEXTE DU SECOND EMPIRE

1. — Situation littéraire et sociale de l'époque.
2. — Activités féminines sous le Second Empire.
3. — Prévisions et possibilités.

CHAPITRE II

POSITION DE ZOLA DEVANT LE PROBLEME FEMININ

1. — L'aspect réaliste des considérations du romancier.
2. — La femme dans son expression idéaliste.

de l'individu, de la famille et de la société. Il s'agit de définir le rôle de l'école dans la formation de la personnalité de l'élève, de la famille dans l'éducation de ses enfants, et de la société dans la vie de ses membres. Ces trois aspects sont étroitement liés et influencent mutuellement le développement de l'individu.

LA GENÈSE DES BIEUX DE SOJA

Le soja est une légumineuse qui a été domestiquée en Chine il y a plus de 5000 ans. Elle est devenue l'une des principales sources de protéines végétales dans le monde. Sa culture est répandue dans de nombreuses régions tropicales et subtropicales. Les progrès technologiques ont permis d'améliorer les rendements et de développer de nouvelles variétés adaptées à différents environnements.

CHAPITRE I

LA SITUATION DE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ EN GÉNÉRAL. Cette situation est déterminée par de nombreux facteurs, dont le contexte socio-économique, les normes culturelles et les politiques gouvernementales. Les femmes jouent un rôle crucial dans le développement économique et social d'un pays.

CHAPITRE II

POSITION DE SOJA DEVANT LE PROBLÈME FEMMIN

1. -- L'aspect réel des conditions de travail.
2. -- La femme dans son expression idéale.

Les progrès prometteurs de la science dus à sa méthode expérimentale, ainsi que la philosophie positiviste d'Auguste Comte opposée à la suprématie de l'individualisme, entraînent à la fin de la première moitié du XIX^e siècle une réaction dans la littérature. Ces deux principes nouveaux portent un coup de grâce au romantisme qui exaltait l'imagination et la supériorité de l'individu sur la société¹.

Quand Zola arrive aux lettres la campagne réaliste est bien engagée. La BOHÈME à laquelle s'apparentent de manière diverse d'une part Murger et son groupe, de l'autre Théophile Gautier et ses disciples, tout en professant une admiration dévote pour le romantisme, consacre une place importante à la réalité. « L'écrivain a une tâche à accomplir : il doit déterminer le moteur social, c'est-à-dire les lois qui régissent la société². » Ayant adopté ce point de vue les écrivains puisent les détails de leurs œuvres dans la vie quotidienne, souvent dans la vie de la BOHÈME dépourvue d'éléments attrayants. Tandis que les tendances romantiques leur laissaient encore la liberté du sujet et du style, les faits réels, les personnages jusque-là méprisés leur apportaient l'élément nouveau dit réaliste. *La Revue des deux mondes* définira alors le réalisme comme « peinture des mondes spéciaux et des demi-mondes³ ».

Plus tard les postulats de réalisme se préciseront et exigeront pour l'artiste :

1° le droit de faire ce qu'il veut ; 2° le droit de choisir

1. H. Fouillée : *le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde* (337-338) ; *Histoire de la philosophie*, p. 427.

2. P. Martino : *le Roman réaliste sous le Second Empire*, p. 65.

3. Cf. P. Martino : *ibid.*, p. 206.

des sujets contemporains ; 3° le droit de représenter avec vérité les mœurs actuelles pour en laisser un document.

Si Balzac et Stendhal, dont se réclament Champfleury et Duranty, n'ont pas défini les règles nouvelles qu'on leur prêtait par la suite, ils ont par leurs goûts et leurs tendances justifié le titre de chefs d'école⁴. On connaît l'importance que Balzac a donnée à la physiologie et à l'action du milieu physique sur l'homme. Le Breton estime que le déterminisme excessif en littérature a son origine dans *la Comédie humaine* :

Déterminisme avec ferveur et lourdeur, il voudrait assimiler l'être humain à l'animal, et la vie de l'âme, si pleine de mystère et d'imprévu, à la mécanique de l'instinct⁵.

Vers 1860 la critique traditionaliste doit elle-même reconnaître le succès des théories réalistes. Ce qu'on appelait le « matérialisme littéraire » s'installait partout.

« Le roman réaliste était fort non seulement de ses succès, mais aussi des aspirations générales vers l'exactitude réaliste⁶. » Montegut reprochera au roman moderne de s'attacher d'une manière excessive au document et à l'expérience au point d'en exclure l'imagination et la passion. On dirait, dit-il, en parlant de *Germinie Lacerteux*, « les actes d'un élève en chirurgie... une expérience chimique manquée⁷ ».

Zola, sans être mêlé à tous ces débats littéraires, arrive au réalisme lentement après une courte halte aux sources du romantisme. Il admet même à l'époque où il défendait avec acharnement le naturalisme pur, que les romanciers naturalistes se trouvent au point où se rejoignent l'influence de Balzac et celle de Hugo⁸.

Dès son jeune âge admirateur de Michelet, Zola voue

4. Cf. P. Martino, p. 77 et suiv.

5. Le Breton, Balzac, *l'Homme et l'Œuvre*, p. 101, 151.

6. P. Martino, *op. cit.*, p. 206 ; cf. G. Robert : *le Réalisme devant la critique littéraire de 1851-1861*.

7. Montegut : *la Littérature nouvelle*, R.D.M., 15 avril 1861, p. 1012.

8. Zola : *les Romanciers naturalistes*, p. 268 ; cf. Guy Robert : *les Lettres inédites de Louis Desprez*, p. 19.

une piété touchante à l'historien humanitariste, doué d'une sensibilité de poète. A l'image du maître, il conçoit l'œuvre littéraire comme une « résurrection de la vie intégrale », comme une réalité didactique ouverte à tous les esprits. L'esprit de synthèse qui se dégage des écrits de Michelet fait impression sur le futur auteur des *Rougon-Macquart*, qui se promettra à son tour de réduire tout à la nature, de rechercher la simplicité, sans viser à l'effet dramatique.

Cette empreinte du romantisme, qu'elle soit reconnue par le romancier (comme ce fut le cas pour Michelet) ou partiellement contestée (telle qu'elle a été par rapport à Hugo), laissera des traces ineffaçables sur l'œuvre de Zola. Les grandes fresques des foules, les frissons de l'âme collective avec toutes ses réactions psychologiques, à la fois simples et complexes, apparaîtront tout le long de l'œuvre dans toute leur puissance et tout leur éclat de symbole, d'allégories. Il en est de même pour les descriptions de la nature, ces peintures poétiques et pathétiques qui font vivre des paysages et des objets. Il a beau lutter contre cette tendance à affirmer son Moi, la prédominance de la sensibilité individuelle persistante, il n'arrive pas toujours à les réprimer et n'ose pas toujours les combattre. Les élans d'un amour juvénile chaste (*les Contes à Ninon* ; Miette dans *la Fortune des Rougon*) vont de pair avec l'immense pitié pour la fille déchue (*la Confession de Claude, Madeleine Ferat*⁹). Il ne pourra pas non plus s'empêcher de chanter, bien que dans une optique différente de celle du romantisme, les hymnes à la Femme.

Un journaliste de l'époque¹⁰ dira de Hugo, ce que plus tard on dira dans d'autres termes de Zola :

Dans la pensée de M. Hugo, la société est l'auteur de tous les crimes qui nous épouvantent et de toutes les misères qui nous affligent ; c'est la ligue des forts unis par un impitoyable intérêt, contre les faibles isolés et circonvenus ; c'est un système universel d'oppression, d'iniquité et de mensonge, qui recouvre du nom spécieux de lois et d'un vernis de feinte justice les abus les plus criants et les desordres les plus

9. *Correspondances*, N.A. Fr., Lettre de G. Payot à Zola, 19 novembre 1865 ; cf. Guillemin : *Zola*, p. 14.

10. F. Grenier dans *le Constitutionnel*.

cruels (...) Cette doctrine méconnaît la nature humaine.

Si Hugo idéalise *les Misérables* qu'il défend, Zola sans les idéaliser tendra vers le même but. Il ne fera pas d'une Nana une Fantine, mais le sort de son héroïne ne lui sera pas pour cela moins indifférent. Au lieu de nous émouvoir par la générosité de la femme déchue, il nous bouleversera par les conditions qui ont provoqué cette déchéance. Il pourrait répondre à toutes les calomnies comme Victor Hugo à Lamartine : « Dans ma pensée, *les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime. »

C'est en partant du même principe que Zola, comme tout jeune romancier, cherchait la voie la plus adéquate pour exprimer ce qu'il avait vu et ce qu'il avait ressenti. Malgré son « besoin de chants et de coloris nouveaux¹¹ », Zola suivra la voie de Stendhal et traitera les sentiments, comme dira Taine, « en naturaliste, en physicien, en faisant des classifications et en pesant des forces ». Tout en désirant voir les bonnes dispositions de l'humanité, il en peindra les revers. Peut-on lui imputer une prédilection pour le vice, parce que son sens aigu de justice lui dicte de décrire ce qu'il voit ? Aggrave-t-on les maux en les dénonçant ? Ce n'était certes pas l'avis de Zola, car, croyant fermement dans le sacerdoce du génie, son but était d'aider l'humanité. « Ah ! ne plus souffrir, ne plus être malade, mourir le moins possible », s'exclame-t-il avec le docteur Pascal. Et il ajoute dans son Ebauche au sujet de son héros : « Et il s'imagine qu'on pourrait hâter le bonheur universel, la cité future de perfection et de félicité, en intervenant, en donnant de la santé, tous seraient sains forts, intelligents, un peuple supérieur qui pourrait tout¹². » Il lui tenait à cœur de faire du roman une œuvre d'art où se croiseraient les courants scientifiques les plus autorisés. Il voulait ne pas s'écarter de la réalité telle qu'il la voyait à la lumière d'un Taine, d'un Claude Bernard,

11. Cf. P. Moreau : *le Romantisme*, p. 190.

12. *Le Docteur Pascal*, N.A. Fr. 10288, 10290. La croyance du romancier dans la puissance des sciences nous rappelle aussi bien Renan que les espoirs de la première moitié du siècle.

d'un Balzac. Atteindre une nouvelle forme de roman reste au centre des efforts d'Emile Zola. Il va de soi qu'il cherche à épuiser toutes les possibilités offertes par la science en les transcendant dans la vie quotidienne. Il voudrait intégrer le plus grand nombre possible de phénomènes dans ses études romancées, dans une optique objective. En théorie il semblait oublier que le romancier-clinicien avait affaire à des phénomènes psychologiques reconstitués, difficiles à vérifier et dont le résultat dépendait en très grande partie du prisme subjectif du romancier¹³. Mais il serait puéril de confondre le théoricien avec le créateur, car le génie ne suit pas les règles du critique. Qu'il proclame la déchéance de l'imagination « au profit » de l'observation ou qu'il se veuille savant, il n'est pas à même de freiner l'élan de son inspiration. Les Ebauches de différentes œuvres nous montrent que le génie prend le pas sur le théoricien et que l'imagination crée le mouvement de l'œuvre. C'est bien le génie qui perçoit l'ensemble et l'observateur n'y apporte que les détails du réel concret¹⁴.

Zola sait d'ailleurs ce qu'il doit à l'inspiration et le reconnaît en parlant de l'écrivain chaste : « L'écrivain dit tout, donne tout, au milieu de sa crise de passion... » Mais pour mener à bien l'idée perçue il lui a fallu une technique perfectionnée et appropriée au courant réaliste¹⁵. En

13. Champfleury dira déjà dans une lettre à Buchon : « La reproduction de la nature par l'homme ne sera jamais une *reproduction*, une imitation, ce sera toujours une *interprétation*... L'homme n'étant pas une machine, ne peut rendre les objets machinalement. » (Cf. P. Martino, *op. cit.*, p. 83.)

14. Cf. Guy Robert : *la Terre* ; Mitterand et Lanoux : Notes et Préface dans l'édition de la Pléiade.

15. Nous ne savons pas dans quelle mesure Zola avait été à ses débuts au courant des idées de Duranty et de ses collaborateurs. Son article en faveur de l'école réaliste ne paraîtra que bien plus tard, lorsque la série des *Rougon-Macquart* était déjà bien avancée. (Cf. Martino, p. 89.) Guy Robert dit à ce propos : « la campagne timide et indécise menée de 1852 à 1857 par Champfleury en faveur du réalisme ne semble pas avoir eu un effet assez prolongé pour influencer sensiblement la formation des idées de Zola après 1860 » (*Emile Zola*, p. 182).

Thérèse Raquin (1867) nous annonce la cristallisation de la nouvelle conception du romancier dans le domaine de l'art, telle qu'elle restera à peu de chose près jusqu'à la fin de la série des *Rougon-Macquart*.

tant que romancier-observateur il fait donc sienne l'opinion de base de Taine : Une œuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une tête chaude mais une copie des mœurs environnantes et le signe d'un état d'esprit¹⁶. » Il s'agit donc là, non seulement de revivre spirituellement et moralement l'époque et l'événement, mais aussi d'en recueillir le maximum de renseignements, afin de pouvoir lui rendre son aspect authentique dans son cadre et son milieu. Après la collection des faits, vient la recherche des causes.

Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes ; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale, Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend¹⁷.

A côté de l'étude du caractère et en connexion avec lui, on doit tenir compte du milieu et du temps. A la manière de Taine, Zola appliquera à l'étude des sciences morales la même méthode qu'aux sciences physiques.

P. Martino estime que de toutes les influences contemporaines subies par Zola celle de Taine l'a le plus marqué et que « le naturalisme de Zola n'a été à l'origine qu'une transposition » des idées de Taine... C'est chez Taine bien plus qu'auprès de Flaubert, de Goncourt qu'il trouve son naturalisme...¹⁸ Il y a eu alors certes d'autres influences puissantes, celle de Littré, de Renan ou de Michelet ; mais aucune ne s'est exercée aussi directement sur les œuvres littéraires, sur le roman, sur lui-même ; aucune ne l'égale. » Zola a été fasciné par ce que Taine appelle « faire de la physiologie en matières morales... traiter des sentiments et des idées, comme on fait des fonctions et des organes. « L'enquête menée sur l'homme dans un laboratoire spirituel semble tenter le romancier¹⁹. »

16. H. Taine : *Introduction à la littérature anglaise*, p. III.

17. *Ibid.*, p. xv.

18. G. Flaubert : *Correspondance*, t. II, p. 381 ; P. Martino, p. 168-169.

19. P. Martino, 214 ; Taine : *Correspondance*, t. II, p. 183.

Il faut cependant ajouter que Zola, tout enthousiasmé qu'il pouvait être d'une théorie, ne l'appliquait jamais aveuglément. « La vérité est que toute théorie est personnelle, c'est-à-dire qu'elle est bonne seulement pour la personne qui l'a créée », dit Zola en 1866, avant d'affirmer encore en 1877 : « Toute forme en elle-même est bonne et légitime, il suffit qu'un homme de génie la fasse sienne ²⁰. » Il n'adopte donc pour sa part des théories de Taine que ce qui lui convient, ce vers quoi il tendait déjà inconsciemment auparavant et laissera de côté ce qui ne lui convient pas, telle l'indifférence de la science à la morale, idée bien propre à Taine ²¹. D'autre part il ne faut pas oublier de signaler que cette influence a varié durant sa création ²².

Pour mener à bien son enquête sociale Zola s'appuie sur la thèse de Claude Bernard ²³ concernant l'observation et l'expérimentation ²⁴.

La méthode expérimentale peut, selon lui, être appliquée dans le domaine spirituel ; le romancier précise le but de cette méthode : le perfectionnement de la société. En découvrant la cause principale du mal, le romancier essaiera de le guérir ou tout au moins de le diminuer. C'est là le rôle du romancier naturaliste qui aura à remédier aux maux sociaux. C'est en agissant sur les milieux qu'il améliorera la société ²⁵.

Nous trouverons des tendances analogues aussi dans le théâtre de l'époque. Alexandre Dumas fils et Emile Augier ont également subi l'empreinte de la science et de la sociologie. Après avoir reproduit la réalité sociale, ils attaquent les mauvaises mœurs et essaient de redresser l'esprit dégénéré ²⁶.

20. *Salut public de Lyon*, 11 septembre 1866 ; *Le Voltaire* du 30 mars 1879 (étude sur Hugo datée de mars 1877). Cf. G. Robert : *Lettres inédites de L. Desprez*, p. 19.

21. Cf. P. Bourget : *le Disciple*.

22. Cf. G. Robert : *E. Zola*, p. 17, 18.

23. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

24. L'observation qui consiste dans l'étude des phénomènes tels que la nature nous offre peut être complétée par l'expérience qui est l'investigation des phénomènes que le romancier fait varier ou modifier.

25. *Le Roman expérimental*, p. 5.

26. Doumic : *Portraits d'écrivains*, I, p. 8-9 ; cf. Gheorghiu : *le Théâtre de Dumas fils*, p. 514.

Pour arriver à ses fins, l'écrivain aura à approfondir la loi de l'hérédité²⁷ qui régit les hommes et celle du milieu social qui modifie sans cesse les phénomènes. La grande tâche sera de suivre dans les détails le travail réciproque de l'individu sur la société et de la société sur l'individu.

La vie, le mouvement, la défense du faible est pour Zola un but. Il s'indigne du sort fait par les plus forts aux plus faibles, par l'homme à la femme. Le problème féminin relevant de la sociologie générale, ne pouvait être dissocié des questions générales de l'époque. Il l'étudiera donc en document humain. Un document humain incontestablement curieux pour un auteur chaste et sans expérience personnelle. Il complètera le peu qu'il sait sur la femme par l'enquête et l'intuition. « Zola, dira A. Lanoux, recommencera le miracle de Balzac, utilisant davantage et parfois maladroitement une documentation souvent de seconde main, avec une intuition individuelle moins géniale, avec une intuition sociale plus ample. Les deux plus puissants remueurs de masses du XIX^e siècle en France qui ont su donner une idée exacte de leur temps, n'ont été que fort peu en prise avec lui²⁸. » Ce qui vient d'être dit est surtout valable pour le monde féminin.

Par sa manière de traiter la femme, Zola occupe une place spéciale parmi les romanciers du XIX^e siècle. Si nous comparons son œuvre avec celle de Balzac, son grand précurseur dans le réalisme, une différence nous apparaît aussitôt, très nette ; tandis que *la Comédie humaine* est composée de trois éléments essentiels, les hommes, les femmes et les choses, *les Rougon-Macquart* n'en renferment que deux, le genre humain et les choses, les deux sexes ne formant pour Zola qu'un seul élément, qu'il soumet à l'influence du milieu²⁹. Cette attribution au sexe féminin des facultés et dispositions du sexe masculin

27. Dumas fils affirme en 1866 (dans l'affaire Clemenceau) qu'il y a une fatalité physiologique qui détermine, par l'hérédité la nature physique et morale des générations suivantes, cf. Gheorghiu, p. 515 ; Zola puisera les renseignements sur l'hérédité dans l'ouvrage de Dr Lucas : *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*.

28. A. Lanoux, Préface des *Rougon-Macquart* (La Pléiade), p. xv.

29. Ms. N.A.F. 10345, notes préparatoires 75, 14-15.

est à la base de toute sa conception de la femme³⁰. Zola ne voit pas en elle, comme Balzac et Tourguéniev, « l'étrange compagne toujours à la veille de devenir ou l'incomparable amie ou l'ennemie invincible³¹ ». Il ne garde pas devant l'être féminin l'impression de l'inconnu, du mystère. Ainsi la femme n'est plus considérée comme un protégé dont la complexité, la souplesse de caractère et les sautes d'humeur exigeraient une étude approfondie. C'est la femme en général que Zola semble aspirer à connaître, car il s'intéresse peu aux cas particuliers. Ce qu'il cherche à identifier, ce sont plutôt des types féminins, qu'il parvient ensuite à différencier suffisamment des hommes en soulignant leurs traits caractéristiques. La femme est considérée comme un être complet, avec toutes les qualités et tous les défauts de l'humanité.

Ni le romantisme, ni le réalisme n'avaient sérieusement songé aux changements advenus dans la situation, et surtout dans les aspirations de la femme depuis la Révolution. Que les romanciers l'idéalisent ou la présentent sous l'éclairage gris de la vie réelle, le problème en lui-même ne changeait pas. La femme vivait en fonction d'une passion, approuvée ou désapprouvée, et pour la plupart c'est là que s'arrêtait son rôle. La femme se trouvait en marge des problèmes généraux, elle formait un monde à part. En insistant sur le fait que les deux sexes ne forment qu'un seul élément, Zola adopte une attitude nouvelle dans ce domaine.

À l'idéal d'une société hiérarchisée avec primauté masculine, il oppose une association égalitaire avec double responsabilité. Il base cette association autant sur l'initiative et la virilité de l'homme que sur l'intuition et le bon sens de la femme. Le couple ne se combat pas, il élimine, grâce à une bonne éducation ou grâce à une rééducation éducatrice, cette opposition des volontés qui est la source de tant de malheurs conjugaux et par conséquent sociaux. La femme légitime est à la fois l'amie et l'amante, la femme

30. Comparant la conception de Balzac à la sienne, il dit : « Moi, des hommes et des femmes je ne fais qu'un, en admettant cependant les différences de nature... » (*ibid.*)

31. Paul Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*, p. 441.

du foyer et la compagne. La passion romantique cède la place à un sentiment équilibré bénéfique à l'individu et à la communauté. La Parfaite Amye dont parle avec tant d'enthousiasme Antoine Héroët³² ne doit plus être cherchée en dehors de l'union telle que la voit Zola. Et il est curieux de constater que la triste réalité décrite dans des couleurs sombres, qualifiées de sordides, n'avait point de prise sur l'idéal du romancier naturaliste.

La communion entre l'homme et la femme ne relève pas du mystère, elle demande un don réciproque des deux partenaires. Sans souligner la suprématie mâle, il donne à ses héroïnes une destinée propre et ne les peint point en fonction de l'homme³³.

Le mouvement littéraire n'étant pas pour lui un phénomène isolé, il voit une interdépendance entre celui-ci et le développement de tous les courants idéologiques et sociaux. « L'insertion de l'art dans le courant vital » que l'auteur désire, implique l'acceptation ou le refus de théories courantes, qui font partie de la vie. Il ne peut passer, comme l'on fait beaucoup d'autres, à côté d'un problème d'avenir, comme le féminisme, sans s'y arrêter. « Sa tranquille prescience » qui le fait sans cesse parier « contre l'Empire », pour Manet, pour la classe ouvrière, pour l'hérédité, alors qu'il n'est ni un politique, ni un critique d'art, ni un socialiste, ni un biologiste³⁴ », le fait aussi parier pour l'avenir de la femme alors qu'il n'est pas féministe. Aucun écrivain contemporain, même parmi les mieux disposés à l'égard de la femme, n'a pris l'émancipation de celle-ci au sérieux. Ainsi Dumas fils qui défend ardemment les intérêts de la femme au sein du foyer raille les théories de liberté sociale de la femme qu'il appelle

32. Antoine Héroët : *Œuvres poétiques*. Ed. F. Gohin, 1909, Paris, p. 33.

33. À ce point de vue Zola est indéniablement en avance sur tous ses prédécesseurs et contemporains. Le manque du vrai romanesque peut être attribué à cette attitude. La femme introduit rarement dans un monde envoûté, ses qualités et fautes sont jugées avec la même sévérité que celles de l'homme. Stendhal bien que plus juste envers la femme que ses contemporains, ne la considère cependant pas non plus en égale. Il l'admire malgré ses préjugés (Mme de Rênal, Mme Chasteller), car étant différente, la femme est excusable là où l'homme ne le serait pas.

34. A. Lanoux, *op. cit.*, p. XIII.

« une des joyusetés de notre temps », il entend qu'elle soit soumise à l'autorité de l'époux. Il investit l'homme d'un sacerdoce auguste en tant « qu'intermédiaire entre Dieu et la femme³⁵ ». La femme est ainsi mise en état d'infériorité irrévocable. Cette idée est bien différente de celle de Michelet qui, au lieu de décréter l'infériorité de la femme dans l'ordre de la création, en fait le support du progrès. Il souligne son état différent, car la féminité est appelée à compléter la virilité, mais il n'y a pas de correspondance nécessaire entre force musculaire ou même fermeté de caractère et supériorité d'esprit³⁶. Quand Michelet souligne le besoin d'appui et de sécurité que la femme recherche dans le compagnon, il veut combattre d'une part le manque de responsabilité chez les hommes et d'autre part le féminisme à outrance qui tend à effacer toute différenciation entre les deux sexes. Il ne peut guère penser à un autoritarisme masculin en disant : « Elle trouvera plaisir, ayant un homme à pouvoir être une femme, à avoir pour sa foi, sa vie, un bon chevet, où elle s'appuie en confiance. A ce prix-là, de bien bon cœur, elle dit : « C'est mon maître » — Son sourire fait entendre « Dont je serai maîtresse ». Mais maîtresse en obéissant, qui, quand on aime, est volupté³⁷. » Michelet met en garde l'homme devant une soumission servile. L'amour et le respect seuls peuvent régler les relations entre l'homme et la femme.

Nous aurons encore l'occasion de compléter l'examen du point de vue de Michelet dont Zola s'est inspiré.

Les revendications féministes, auxquelles Michelet fait indirectement allusion, datent de bien avant la Révolution. La France offre un champ d'études curieux pour l'histoire du féminisme. Depuis le développement de la vie courtoise à travers la Renaissance jusqu'à la Révolution le sort fait à la femme préoccupe et inquiète l'opinion publique. Son important rôle culturel dans la classe supérieure en est un facteur décisif. Au xvi^e siècle on parle déjà de la supériorité féminine³⁸. On parle bien plus encore de l'égalité natu-

35. Cf. Gheorghiu, *op. cit.*, p. 101.

36. Cf. J. Lourbet : *la Femme devant la science*.

37. Michelet : *la Femme*, p. 295 ; cf. Gheorghiu, p. 101.

38. Cornelius Agrippa : *Declamation de la noblesse et de l'excellence du sexe féminin*.

relle des hommes et des femmes et de l'injustice capitale à vouloir la restreindre : « Agissant contre tout droit, violant impunément l'égalité naturelle, la tyrannie de l'homme a privé la femme de la liberté qu'elle reçoit en naissant. » Cela n'est pas fait « par l'ordre de Dieu, non par nécessité ni par raison, mais par la force de l'usage, par l'éducation, par le travail, et principalement par la violence et l'oppression³⁹ ». Le respect de la femme prend dans cette littérature féministe une expression plus saine qu'à l'époque chevaleresque et va de pair avec une attitude plus réaliste envers le mariage et l'amour⁴⁰. La virulence de l'antiféminisme montre que le problème était sérieux, qu'il n'y allait guère, comme ailleurs, de quelques cas exceptionnels⁴¹.

Sous l'influence de la philosophie cartésienne naît en 1673 un ouvrage sérieux qui est à la base de toutes les revendications féministes modernes. Poulain de la Barre ne se contente pas de préciser les torts faits à la femme par l'homme, mais suggère le remède. Il dit que la différence biologique de la femme n'implique guère une infériorité et rien n'autorise à juger les capacités de la femme, vu les conditions défavorables auxquelles elle devait faire face. Il réclame avant tout pour les femmes une bonne instruction⁴². Les progrès dans le domaine de l'éducation de la fin du xvii^e siècle ainsi que le développement de l'idéal égalitaire du xviii^e siècle ont en effet montré qu'il n'avait pas surestimé les possibilités intellectuelles de la femme. Les grands esprits du rationalisme éclairé ont par conséquent continué à exiger l'accès de la femme à la vie économique et politique. Mercier est le premier à s'indigner de la misère des ouvrières et aborde la question du travail féminin⁴³. Condorcet attribuera les soi-disant défauts de la femme, y compris le manque de sentiment de la justice, aux conditions que la société masculine lui avait faites. Il

39. *Ibid.*

40. C'est surtout Marguerite de Navarre qui s'essayait à concilier la notion de l'amour et du mariage.

41. Jacques Olivier : *l'Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*. La réponse de Mlle de Jars de Gournay : *De l'égalité des hommes et des femmes* fut suivie par toute une littérature libertine et polémique aussi bien qu'apologétique.

42. Poulain de la Barre : *De l'égalité des hommes et des femmes*.

43. Mercier : *Tableau de Paris*.

souligne que la femme, privée de droits légaux, emprunte des chemins détournés pour exercer son influence :

Plus les femmes ont été asservies par les lois, plus leur empire a été dangereux... Il diminuerait si les femmes avaient moins d'intérêt à le conserver, s'il cessait d'être pour elles le seul moyen de se défendre et d'échapper à l'oppression⁴⁴.

Bien que la première explosion ait eu lieu en France, les effets s'en sont fait sentir dans les autres pays d'une manière plus positive. Il faut croire que les restes de la galanterie chevaleresque, ainsi que la sensiblerie de certains écrivains comme Rousseau, avaient paralysé le mouvement progressiste en convaincant la femme qu'elle allait contre ses propres intérêts⁴⁵.

J.-J. Rousseau, dit Faguet, est le plus anti-féministe des hommes⁴⁶. Il veut la femme ignorante et coquette (Sophie) et met les mères en garde devant le danger de viriliser la jeune fille⁴⁷. Plus tard beaucoup d'autres écrivains suivront son exemple. Sainte-Beuve au XIX^e siècle souhaite la femme aimable et ignorante, sachant tout juste causer et faire cau-

44. Condorcet : *Sur l'admission des femmes au droit de cité*.

45. Cf. M. Dronsart : *le féminisme dans le Correspondant*, juillet-septembre 1896, p. 862 et suiv.

46. E. Faguet adopte trois définitions pour désigner l'attitude de l'homme vis-à-vis de la femme : a) le féminin a quelque chose de la femme telle qu'elle est ou telle qu'elle paraît ordinairement : nerveux, capricieux, passionné, facilement mélancolique et faible de caractère ; b) le féministe est l'homme qui tend à élever moralement et intellectuellement la femme et qui veut établir l'égalité ou une quasi-égalité des droits ; c) le féminin ou « l'ami des femmes » est dominé par la passion pour les femmes et qui ne peut pas se libérer d'une considération d'amour pour elles. J.-J. Rousseau est à la fois féminin et féminin, dit Faguet.

47. Il est possible que Faguet ne soit pas tout à fait objectif à l'égard de Rousseau, mais il est cependant indéniable que l'auteur d'*Emile* voit dans la femme un être inférieur et dépendant.

Pour lui rendre justice, il faudrait tenir compte de son indignation à voir les femmes émancipées de l'époque renverser l'ordre naturel et bouleverser par leurs prétentions intellectuelles l'équilibre établi entre les sexes. C'est par réaction qu'il a pris, comme dans d'autres domaines, le contre-pied.

ser. « Dès qu'il s'agit de Mme Genlis, mi-pédagogue... de Mme Swetchine, de Mme de Maintenon, il se hérissent... » Les connaissances, les activités leur ôtent tout ce pourquoi il les aime. Il dit de Mme de Maintenon, dans *le Clou d'or..* « C'est le genre de femmes que je n'ai jamais pu souffrir⁴⁸. »

La femme a longtemps réfléchi avant de mettre en pratique le conseil que Choderlos de Laclos lui a prodigué⁴⁹.

O femmes, dit-il, venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave, comment tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire... Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution... tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, et il me sera facile à prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes. Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir d'éducation... le propre de l'éducation c'est de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer...

Après les promesses égalitaires faites par la Révolution et la régression advenue à l'époque napoléonienne, la question féminine réapparaît en 1848. Ce bref réveil n'a été qu'un faible essai des forces. Le mouvement sommeillera par la suite pendant près de deux décennies. Maxime du Camp raille

ces sibylles et pythonisses qui, juchées sur le trépied des Droits de la Femme, glapissaient comme des paons avant la pluie. L'émancipation des femmes, dit-il, était prêchée dans le club des femmes, qui pour organe de revendication avait *la Voix des femmes*, d'où les rédacteurs à barbe étaient exclus. Comme le chœur des femmes, dans les Thesomophories d'Aristophane, ces vestales de l'égalité des sexes auraient pu invoquer les Génétyllides, car la plupart avaient assez d'expérience pour être reçues sages-femmes, sans examen préalable. On ne peut se figurer les insanités

48. Faguet : *le Féminisme*, p. 290 et suivantes.

49. Réponse de Choderlos de Laclos aux Académiciens de Châlons-sur-Marne (en 1783) à la question « Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ? »

qui furent débitées, colportées, commentées par les couturières sans ouvrage, les bas-bleus sans talent, les cuisinières sans fourneau et les portières sans loge. Non seulement on demandait des droits politiques mais l'on réclamait le droit aux armes et l'on parlait de former des bataillons féminins ; je crois me rappeler qu'il y eut un essai d'enrôlement pour une troupe que l'on devait nommer les Vésuviennes. Vésuviennes ? Vénusiennes eût été mieux ⁵⁰.

Cette image ironique nous montre à quel point, à la fin du Second Empire on était loin de prendre au sérieux l'égalité féminine et c'est la raison pour laquelle les hommes de lettres ne s'en inquiétaient guère.

Malgré le scepticisme de Choderlos de Laclos concernant les possibilités d'une éducation valable avant la réalisation de l'émancipation, le mouvement féministe des années 1860 a estimé qu'il fallait commencer par exiger l'égalité d'instruction pour les deux sexes.

En réponse à ces revendications les hommes de science ont fixée leur attention sur le problème des capacités intellectuelles de la femme. •

Les darwinistes redoutaient l'altération de la nature féminine qu'occasionneraient les professions réservées jusqu'à présent aux hommes. Elle courait, selon eux, le risque de se viriliser et de perdre de ce fait son charme et sa grâce. D'autres évoquaient son infériorité cérébrale et spirituelle ⁵¹. Ceux qui penchaient vers l'opinion de Rousseau voyaient dans l'instruction de la femme un danger public, car ce changement risquait de l'affranchir de son état de soumission.

Toute l'éducation des femmes doit être soumise aux hommes... La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice... ⁵²

Nous savons que, malgré une opposition très importante, le mouvement féministe a eu gain de cause. La fin du

50. M. du Camp : *Souvenirs d'un demi-siècle*, p. 93.

51. *Le Correspondant*, octobre-décembre 1896, p. 110-137.

52. J.-J. Rousseau : *Emile*, 5^e livre.

Second Empire enregistre déjà de grands progrès que la troisième République n'avait qu'à développer et à étendre à la grande masse.

Zola ayant suivi de près la marche des choses, était apte à aborder le problème avec toute l'objectivité possible. Essayant de se libérer du mythe de la féminité, il était depuis sa jeunesse décidé à lutter pour la justice et pour les droits des faibles. Le nouvel aspect du problème féminin ne le frustrait pas dans ses revendications de supériorité masculine ni dans ses prétentions amoureuses, il s'intégrait parfaitement, avec modération, dans le plan général de son œuvre. Guidé tant par son sens de l'honnêteté que par sa curiosité des « nouveautés », il aura vite fait de comprendre que la question féminine n'était pas un problème à part, qu'il ne se dissociait point de l'ensemble social et qu'il avait les mêmes causes multiples et profondes. Chercher à résoudre l'un c'était travailler à la solution de l'autre. Au fur et à mesure il note et enregistre dans son œuvre à travers des silhouettes féminines ses réactions, ses approbations ou ses désapprobations à tel ou autre débat. Il fait pour le féminisme comme pour le socialisme, il le sert sans s'intégrer dans ses cadres officiels. Là, plus qu'ailleurs, il tient à garder toute sa liberté d'opinion, afin de le transcender sous diverses formes dans l'œuvre.

L'égalité des deux sexes, étant pour lui une chose acquise, il semble cependant être hésitant au début en ce qui concerne l'égalité d'instruction. En 1869 il redoutait l'effet des études trop poussées sur le cerveau féminin, car il pouvait en résulter « une lutte entre l'intelligence et la sensation, entre le pur raisonnement et la sensibilité nerveuse ⁵³ ». Ses hésitations dont nous avons encore quelques faibles échos ultérieurs vont en diminuant. L'expérience a démenti ses appréhensions, la femme pouvait atteindre le même niveau intellectuel que l'homme ⁵⁴ et le danger de virilisation pouvait être écarté grâce au bon sens et au profond sentiment qui était en elle. Si l'éducation va de pair avec l'instruction, la femme se gardera bien de dépasser les limites assignées par sa nature propre.

53. *Le Gaulois* du 9 mars 1869.

54. Cf. Loubet, *op. cit.*

Fidèle à la réalité, Zola accordera à ses héroïnes à partir de *l'Argent* (1891) des connaissances profondes dans différents domaines de la culture générale.

Dix ans se sont écoulés depuis l'entrée en vigueur de la loi Camille Sée. Les lycées et les écoles supérieures pour jeune filles ont prouvé que, contrairement à ce qu'on avait pensé, le cerveau féminin n'en était pas ébranlé. Zola n'a fait qu'enregistrer ces résultats favorables.

Depuis le changement advenu dans sa vie intime, depuis sa liaison en 1889 avec Jeanne Rozerot, le romancier semble étudier avec plus de curiosité les dispositions et les élans de la femme. Il lui confère de larges idées pourvues d'une touche plus personnelle. Nous trouvons en Caroline (*l'Argent*) le regain de jeunesse, la confiance zolienne dans la vie telle quelle. Les craintes de Caroline d'avoir trop de connaissances, d'avoir trop lu pour une femme ne sont qu'un vague écho des discussions de l'époque sur le cerveau féminin. Cultivée et équilibrée, l'héroïne ressemble à l'humanité « qui vit dans une misère affreuse, mais que ragailardit la jeunesse de chaque génération⁵⁵ ».

Clotilde encore mieux que Caroline joint aux connaissances scientifiques bien assimilées un charme exquis. L'étude ne la détourne pas de son rôle de femme, au contraire, elle l'aidera à fixer son choix et à voir clair en elle-même. L'admiration pour le maître fait d'elle une Abisaïg moderne. Les idées de Zola sur le progrès féminin cheminent en accord avec le mouvement de l'histoire et avec celui de sa vie intime pour aboutir à une synthèse faite de féminité dotée de cœur et de cerveau.

En 1898 (*Paris*) il se plaira à nous présenter une jeune fille moderne, pourvue de tous les charmes féminins les plus authentiques qui aura bénéficié de l'enseignement secondaire. Le romancier soulignera ce nouvel élément dans l'ébauche :

Une jeune fille d'aujourd'hui... très honnête quoique sachant tout... Un type charmant et loyal. Pas rêveuse,

55. E. Zola : *l'Argent*, p. 71-73 ; cf. *Correspondance*, t. II, 713-715, lettre à Charpentier où il dit : « Je traverse une période très saine de travail, je me porte admirablement bien. »

ne demandant pas à la vie ce qu'elle ne peut pas donner⁵⁶.

Sans être opportuniste, Zola suivait l'actualité dans toutes ses manifestations. C'était pour lui une sorte de gageure de transcender rapidement la vie et ses interprétations dans les romans qui devaient informer et instruire. Il n'enseigne pas, il pose plutôt des problèmes qui sont ceux de la vie.

Ses héroïnes traduisent parfois mieux que leurs partenaires masculins le mouvement de l'œuvre, et dessinent, par leur comportement et leurs idées, sa courbe. Zola se plaît d'ailleurs, soit par déférence, soit par tendance psychique inexplorée, à s'incarner dans des types féminins bons, intelligents et aimant l'existence pour ce qu'elle est. D'elles à leur créateur il y a un grand courant de générosité, de clairvoyance et de perspicacité intuitive. Il ne se penche pas sur elles pour les étudier comme ce fut le cas pour une Renée (*la Curée*), mais s'identifie avec elles en leur prêtant aussi bien ses idées que ses sentiments. Denise (*Au bonheur des dames*) se fera l'interprète de ses conceptions sur l'évolution du commerce, tandis que Pauline Quenu, sans être savante, opposera à son cousin, schopenhauerien névrosé, l'optimisme supérieur à toute thèse : « L'abnégation et la gaieté de Pauline étaient une réponse aux malades de la fin du siècle⁵⁷ » R. Ternois pense que Pauline représente surtout la femme que Zola cherchait : « Du fond de sa désolation Zola avait appelé cette figure de jeunesse, du dévouement et du bonheur. Pour répondre aux jeunes désespérés de la fin du siècle, il n'avait pas créé le personnage d'un jeune homme courageux mais une jeune fille. Elle venait sans doute de très loin, des rêves de ses vingt ans ; peut-être aussi d'une attente⁵⁸. » « Cette jeune fille à elle seule s'oppose à la mort qui plane sur le livre⁵⁹. » Zola croit toujours dans le rôle salutaire de la femme bonne

56. Ms. d'Aix, n° 1471, f. 50-58. Cf. R. Ternois : *Zola et son temps*, p. 624-625.

57. R. Ternois, p. 40 ; ms. N.A.F. n° 10311, f. 143-220.

58. Ternois, *op. cit.*, p. 42.

59. G. de Maupassant : « La jeune fille » dans *le Gaulois* du 27 avril 1884.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
MARS 1974
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES
22, RUE DE NEMOURS
— RENNES —

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1974

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

